

# *Si tu Peux !*

*L'amour est une chose triste  
Qui met des larmes dans les yeux  
Ne l'écoute jamais, résiste !  
Crois-moi, n'aime pas, toi, si tu peux !*

*L'amour c'est la souffrance humaine  
Les cœurs tendres sont malheureux,  
Les cœurs trop pleins sont dans la peine  
Garde le tien, toi, si tu peux !*

*Le baiser est une blessure  
Dont se marquent les amoureux  
Épargne-toi la meurtrissure  
N'en donne jamais si tu peux !*

*La plus douce, la plus jolie  
Te trompera toujours la mieux  
Te dira « Je t'aime », folie !  
Ne la crois jamais ! Si tu peux !*

*J. Monplaisir*

# *Une nuit...*

*Le dieu Morphée a ses dévots  
Qui préfèrent les lourds pavots  
A l'enivrant parfum des roses !  
A doux sommeil réparateur  
Des soucis et des jours moroses !*

*J'aurais pu dire simplement  
Que je dormais profondément  
Quand vibre le coup de sonnette !  
Ce drelin strident me produit  
Quand il éclate dans la nuit  
L'effet d'un coup de baïonnette.*

*Quand il a retenti ce soir,  
Il faut aller en caleçon  
Parlementer à la fenêtre  
« Monsieur, c'est mon dernier enfant  
Qui geint, qui pleure à tout moment  
Et qui s'en va mourir peut-être ! »*

*En un clin d'œil, vêtu, botté  
D'une peau de bique abrité,*

*En la carriole je me hisse....  
Et le fermier pour mieux marquer  
Son anxiété, claque son fouet  
En un feu roulant d'artifice....*

*Et voilà la grosse jument  
Zui prend sa course. Prestement  
Nous escaladons le coteau,  
Nous dégringolons du plateau  
Jusqu'au fond de la vallée,  
Malgré le danger imminent  
A chaque nouvelle embardée...*

*Le ciel se fait sombre et chagrin,  
Et nous cingle de l'eau d'un grain  
Chassé par un vent de galerne  
Zui d'un grand souffle furibond  
Avec un murmure profond  
Exécute notre lanterne...*

*Et nous entrons dans un chemin  
Moitié ruisseau, moitié ravin,  
Où le diable ne verrait goutte !  
Deux rangs de chênes et d'ormeaux  
Nous couvrent d'une épaisse voute.*

*Heurts et cahots à chaque pas.  
On remonte ici, puis là-bas  
On retombe dans une flaque,  
Et je me demande comment  
Notre malheureuse jument  
Va se tirer de ce cloaque !*

*La métayère nous entend,  
Et devant la porte elle attend.  
Alors, triomphante à ma vue :  
« Mon petit Joseph a vomi  
Et, Tranquille, s'est endormi »  
Las ! Mais moi ! Ma nuit est perdue !*

*J. Monplaisir*

# *La tête de veau*

*Oh ! L'aspect lamentable  
De la pâle tête de veau  
Quand on l'apporte sur la table  
Un brin de persil au museau*

*Marche cette tête exsangue  
Oreille pendante, œil vitreux  
Qui tire de côté la langue  
Avec un rictus douloureux !*

*Quand dans les agapes bourgeoises  
Ou sur les tables villageoises  
Ce mets sinistre est apporté*

*On croit rêver de la lunette  
Si fameuse de la Roquette  
Et de pierrôt décapité !*

*J. Mouplaisir*

# *Souvenances*

*Dans le fond d'un tiroir clos depuis des années,  
J'ai retrouvé, ce soir, quelques brins de muquet.  
Un ruban, jadis bleu noue encore ce bouquet :  
Sa couleur est passée, et les fleurs sont fanées*

*En pressant dans mes doigts les tiges desséchées  
Il m'a semblé, soudain, qu'un parfum doux, discret,  
S'exhalait à nouveau des fleurs abandonnées,  
Que le ruban pâle s'éclairait d'un reflet.*

*Ainsi, dans notre cœur dorment des souvenances,  
Fleurs de joie ou de deuil, de regrets, d'espérances,  
Et que le temps dessèche, ou que pâlit l'oubli ;*

*Mais il suffit d'un rien, d'un mot, d'une pensée  
Pour réveiller soudain en notre âme lassée  
Un passé qu'on croyait toujours enseveli !*

*J. Mouplaisir*

# *Bridge au grand café*

*Oct. 1952*

*Tous les quatre, à la même table  
N'échangeant que des propos aimables  
En manipulant leurs cartons,  
Sans jamais élever le ton !*

*L'un fredonnait une opérette  
Tout en roulant sa cigarette,  
Car jamais il ne jouait à tord  
Surtout quand il faisait le mort.*

*Le second disait « tout de même,  
Vous oubliâtes la treizième  
Pour vous le rob est en danger,  
Allez donc apprendre à jouer ! »*

*« C'est ainsi que jouait ma grand'mère,  
Encor' sa vue était peu claire,  
Vous demandez trois sans atout !  
Sans as, sans longue...et rien du tout ! »*

*« Je vous dirais bien autre chose,  
Mais je suis poli... et je n'ose. »*

*Le troisième était impassible,  
Non pas qu'il ne fut pas sensible  
Aux sarcasmes de son voisin....  
Il savait que le plus malin  
Se trompe au bridge, c'est certain !  
Bien fort celui qui sait y faire  
Quand il a un feu de misère !*

*Tous les quatre à la même table,  
N'échangeant que propos aimables  
Ils manipulaient leurs cartons  
Sans jamais élever le ton !*



# Conte de Noël

La nuit tombait rapidement sur la campagne couverte de neige ; le ciel bas et gris paraissait s'abaisser encore... Au loin, la cloche d'une église lointaine laissait s'envoler les tintements de l'angélus du soir.

Sur la grand' route, durcit par le froid, marchait péniblement un chemineau, une besace grise au côté, un gros bâton noueux à la main, son pas résonnait clair sur le sol gelé, le dos voûté, couvert d'une vieille houppelande rapiécée, le pauvre vieux semblait se hâter autant que lui permettaient ses jambes fatiguées qui pliaient sous lui à chaque instant. Un feutre décoloré, trop petit pour sa tête laissait s'échapper une chevelure grisonnante ; sa barbe longue et blanche qui lui mangeait la figure, flottait au gré du vent de droite et de gauche...

L'aboiement d'un chien lui fit lever la tête, tout près, à quelques centaines de pas une ferme isolée à moitié ensevelie sous la neige. Le bonhomme hâta l'allure et bientôt après, cognait de son bâton noueux à la porte close d'où filtrait un rais de lumière. Les aboiements redoublèrent avec fureur ;

- « Qui va là ? »

Cria une voie de l'intérieur

- « C'est un pauvre malheureux, ayez pitié, ma bonne dame »

- « C'est-y pas une heure pour déranger les gens ? »

- « Une petite place pour la nuit, ma bonne dame, dans votre étable ou dans votre grenier, où vous voudrez.... Il fait froid....Ayez pitié d'un pauvre malheureux !... »

N'obtenant pas de réponse, il se décide au bout d'un moment, à frapper de nouveau.

- « Allez-vous, bientôt nous laisser tranquilles, eh là-bas... euh v'la t'y pas des manières. Ici bergère, ici mouton »

Les aboiements partaient maintenant de dessous la porte même que les chiens grattaient de leur nez...

- « Mon Dieu ! faut-il avoir de la misère tout d'même » Murmura-t-il !

- « Oh, chien du sort ! J'suis pas un bandit à c't'heure. Alors quoi ! Faut donc que pauvre monde crève de froid et de faim. »

Il avait repris la grand route tout en maugréant ses plaintes et ses rancœurs...

La neige maintenant commençait à tomber de nouveau ; de gros flocons descendaient mollement dans la nuit silencieuse ; bientôt la route en fut blanchie, effacée...

Le pas chancelant, mal assuré, le vieux marchait toujours dans cette tourmente ; son dos s'était voûté plus encore, accablé qu'il était par la dureté de cœur des gens... Il marchait droit devant lui, sans savoir où le menaient ses pas... Qu'importe après tout... La tête vide, les oreilles bourdonnantes il marchait... là-bas... toujours plus loin.

Par deux fois il fut obligé de s'arrêter, ses jambes refusant d'avancer, la neige empattant ses pieds, le froid engourdissait ses membres, par deux fois il trouva la force nécessaire pour continuer son chemin.. Mais cette fois ci le pauvre vieux se sentait faiblir sans remède ; c'est alors qu'il aperçut au loin briller une lumière... Pour lui c'était le salut... peut être le bon feu pour réchauffer son pauvre corps glacé... C'était peut-être la vie ! Il rassembla ce qui lui restait de force et bien péniblement il arriva dans une grande avenue plantée d'arbres. Au bout de l'avenue brillait la lumière, mais si près qu'il fut du but, ce but hélas, restait encore trop loin de lui.

Du reste une sorte de douce torpeur l'envahissait et se fut sans résistance qu'il se laissa glisser vers le sol ; des cloches innombrables se mirent à tinter à ses oreilles et le ciel noir s'illumina pour lui de mille feux plus brillants que ne sont les étoiles..

Il ne souffrait pour ainsi dire plus, et très doucement finit ainsi le vieux chemineau endormi sous le blanc linceul de cette nuit de décembre.

Le lendemain matin à son réveil le jeune Pierre de Mautadam sauta vivement à bas de son lit pour aller regarder dans la cheminée, ce qu'avait mis le Père Noël dans ses souliers ; dix ans à peine, rose et blond, y avait-il songé à cette nuit de Noël ! Depuis quinze jours il ne faisait que rêver à l'Enfant Jésus qui vient visiter les enfants sages, au Père Noël avec sa grande hotte pleine de joujoux et de bonbons !

Lui en avait-on assez parlé aussi sans qu'il se lassât jamais de demander des explications supplémentaires qu'il écoutait émerveillé... Et puis, n'avait-il pas été voir à l'église la crèche illuminée où le petit enfant Jésus

tendant ses bras à la Bonne Vierge, tandis que le bœuf et l'âne semblaient se parler entre eux de cet événement merveilleux !

Et puis, n'avait-il pas vu aussi, à la ville proche, quand sa maman l'y avait emmené voir les beaux magasins, des arbres couverts de neige et de bonbons, un grand père Noël tout vieux, tout cassé, avec une longue barbe blanche ! Que de bonnes choses il avait dans sa hotte, pêle-mêle avant d'aller les glisser par les cheminées dans les souliers des petits garçons bien sages, la nuit en marchant sur les toits blancs, endormis...

- Quelle joie ! des bonbons plein ses souliers, un polichinelle avec deux grosses bosses et un nez... quel nez ! Oh ! qu'il était drôle ! Sa maman le surprit en chemise, au moment où il embrassait à pleins bras son Polichinelle.
- « Eh bien, Pierrot, es-tu content ? Est-ce bien ce que tu avais demandé au Père Noël ? »
- « Oh, oui, p'tite Mère ! Oh, qu'il est gentil ! Dis, comment qu'il est venu sans me réveiller ? »
- « Mais, par la cheminée, pardi ! »
- « et, dis, comment qu'il est reparti ? »
- « Mais par le même chemin ! »
- « Alors, dis, p'tite Mère, il va partout comme ça, ce qu'il doit avoir froid ! Bien, Polichinelle, viens voir comme il neige dehors ; les arbres sont tout blancs »
- « Oh, p'tite Mère, p'tite Mère, oh, dis viens vite, oh, viens voir... là-bas...regarde au bout de l'avenue... le Père Noël qui dort ! »

# Quelques devises et Réflexions de Jean Monplaisir

**\*\***

Penser aux maux dont vous êtes exempts. Dire pourquoi ce conseil vous est donné et quels avantages pour vous et les autres.

**\*\***

Que de gens se plaignant de tout et de rien. Ce sont d'éternels mécontents...

Le plus souvent à la base de leur récrimination il y a l'envie...

Si j'étais ceci, si j'avais cela...

On jalouse son voisin et on ne lui reconnaît aucun mérite à sa fortune ou à son bonheur...

A ce péché d'envie il s'en mêle bien souvent un second : l'orgueil...

Tous ces gens-là se croient supérieurs par l'esprit à ceux qu'ils désignent...

Or le bonheur consiste à se satisfaire du sort dont nous sommes gratifié, à éviter d'avoir une ambition démesurée, en nous déclarant satisfaits de l'existence qui nous est faite, que nous recherchions...

**\*\***

Nous avons un cerveau équilibré, une intelligence intacte...

Quel bienfait quand on pense à tous les pauvres être bien moins partagés sous ce rapport.

Enfin nous sommes des Chrétiens, nous avons la foi et nous ne pouvons que plaindre ceux qui ne possèdent pas cette étincelle céleste

**\*\***

Pour les autres. Devoir de charité envers les autres.....faire le bien